Dis-moi où on va !

C'est la deuxième fois qu'on me secoue. J'avais pas trop compris la première fois, mais maintenant, je m'aperçois que c'est maman qui essaie de me réveiller. C'est l'odeur de ses cheveux que je reconnais en premier. Quand maman est là, ça sent toujours comme le confort et comme les plus beaux rayons du soleil. Je suis très fatiguée et je bougonne un mini-peu, mais je fais quand même un petit effort. Si elle nous réveille en plein milieu de la nuit, ma petite soeur et moi, ça doit être très important. D'une importance cyclopéenne, comme dirait mon grand frère. Ma soeur doit s'être dit la même chose, parce que je l'entends gigoter dans le lit en dessous du mien. Je frotte mes petits yeux et j'essaie de les ouvrir très grands, comme quand on me dit d'ouvrir très grandes mes petites oreilles. Je lève un tout petit peu la tête et j'essaie d'écouter maman qui nous parle, mais je l'entends à peine. Je suis déjà en train de me rendormir, le sommeil m'appelant haut et fort avec des grands cris et des pancartes lumineuses. En plus, la voix de maman fait comme une petite chanson qui me fait larguer les amarres, cap sur l'océan des dodos profonds.

Maman a dû abandonner l'idée de me faire comprendre quoi que ce soit, parce que quand je me réveille pour la deuxième fois, elle est en train de porter mon petit corps maintenant moitié-endormi-moitié-curieux jusque dans l'auto. Pendant qu'elle m'attache dans mon siège rose-princesse-trop-gâtée, je baisse les yeux et je me rends compte que je porte encore mon pyjama, celui qui est tout doux avec des nounours dessus. Je regarde à ma gauche, pour voir si la deuxième moitié de mon super duo de soeurs porte elle aussi le sien et je m'aperçois qu'elle s'est déjà rendormie. Sûrement qu'elle dormait avant même que toutes les attaches de son siège à elle soient bouclées, c'est un de ses grands classiques, après le « je ne mange pas mes céréales s'il n'y a pas entre cinq et dix tonnes de sucre dedans ».

Je suis vraiment très fatiguée. J'aimerais beaucoup faire comme mon endormie de soeur et retourner avec mes rêves dans mon petit pays tiède à moi, mais je suis aussi vraiment très curieuse de savoir où on va à cette heure-là. Je me demande si on s'en va loin, comme quand on va chez mon oncle Denis qui habite loin dans la Gaspésie. Ce serait logique, parce que quand on va le voir, on reste en pyjama et on part souvent quand il fait encore noir. « Y fait noir comme dans le cul d'un ours », comme dirait mon grand frère. Je ne sais pas pourquoi, mais il se fait toujours chicaner quand il dit ça. Moi, je trouve ça plutôt drôle. J'aime aller là-bas! Le voyage est toujours amusant. On joue aux aventuriers, on écoute plein de chansons dans la voiture et on s'imagine que c'est l'univers qui bouge autour de nous. Parfois je trouve ça étourdissant. Mon grand frère dit qu'on a l'air d'une gang de fous lâchés lousses dans la nature. Maman, elle, dit que même si ça coûte toujours cher de *gaz*, la balade en vaut la peine. Ils ont tous les deux raison. Quand on va là-bas, pendant une semaine, la vie au complet sent les crabes et l'eau salée, et moi je dis que c'est ça, l'odeur de la grande liberté. Ça doit être pour ça qu'à New-York ils ont mis la statue sur une île entourée d'une grande étendue d'eau. Si on s'en va à l'autre bout du monde, est-ce que je vais revenir à temps pour aller à l'école, demain matin? Peut-être que j'aurai le droit à une journée de congé. J'aime tellement ça quand on part juste comme ça et que tout mon petit monde devient encore plus imprévisible que d'habitude!

Je regarde dehors, à travers mes paupières qui sont mi-closes parce qu'elles sont lourdes de fatigue. Ça m'a beaucoup épuisée, de jouer à l'exploratrice dans ma tête. Pour ne pas me rendormir tout de suite, je joue à espionner un peu les rues de mon petit village à travers la fenêtre de l'auto. Je repère la vieille église, toute calme et sereine, au coin de sa rue. Je me demande si les églises savent à quel point elles sont finalement petites, au milieu de notre monde de géants. Elles le sauraient si elles voyaient la Gaspésie.

Mes paupières sont lourdes, comme si le silence autour de moi était un hypnotiseur qui essayait de m'envoûter avec un grand pendule. J'ai vu ça, une fois, à la télé et je pense que c'est ça qui est en train de m'arriver. Mes paupières sont si lourdes, mais je ne veux pas les laisser cacher mes yeux, parce que je ne pourrai plus voir où on s'en va comme ça. Peut-être qu'on s'en va voir le monsieur de l'internet, celui qui fait toujours beaucoup rire maman quand ils se parlent dans l'ordinateur. Maman met toujours des petits coeurs à la fin des messages qu'elle lui envoie. L'autre jour, je l'ai entendue dire à ma tante qu'il a des enfants. Peut-être qu'on s'en va jouer avec eux? On pourrait manger plein de sucre et faire des forts avec des couvertes et des coussins, comme mon grand frère me l'a montré! J'aime ça, construire des forts. On se construit notre propre cosmos, juste assez grand pour nous envelopper, mais pas trop pour qu'on s'y perde. J'appelle ça ma propre petite île de la liberté.

Le sommeil et la curiosité se battent très fort, je les sens et ça fait comme une mini-tornade dans mon mini-dedans. Finalement, j'espère qu'on ne va pas rester trop longtemps dans l'auto, comme quand on va chez papi et mamie. J'aime ça, aller là-bas. Ça sent tout le temps les épices, les chandelles à la vanille et le parfum de mamie. Ma petite soeur dit que ça sent comme le bonheur. Je pense qu'elle a raison. Il y a beaucoup de chances que ce soit chez-eux qu'on s'en va, parce qu'on va les voir souvent depuis que papi est malade. Peut-être qu'on va écouter la télé et manger des biscuits blancs dans le salon avec papi, pendant que mamie nous chicane en souriant parce que c'est supposément interdit de manger ailleurs que dans la cuisine. Je pense qu'elle nous laisse faire parce que pour elle, c'est ça que ça sent la spontanéité qui brise sa petite routine et que ça la rend heureuse. Je pense que si c'est là qu'on s'en va, je vais réussir à rester presque toute réveillée jusqu'à ce qu'on arrive. En attendant, je continue à fouiner dans le dehors, parce que ça a l'air plus calme que dans mon cerveau.

Au moment où on embarque sur le grand pont, celui qui est très long, je le sens. Mon petit corps est beaucoup trop épuisé pour continuer à faire des excès de curiosité. Ma fatigue est si grande et mon corps si petit, c'était perdu d'avance. Je m'assoupis lentement, doucement, mais c'est pas trop grave. C'est moi qui décide des règles du jeu et là, je décide que c'est fini. J'imagine que je saurai où on va quand je serai arrivée.